— « Soyez tranquille! » répondit-elle vivement, « je me charge d'en faire un de bois que je recouvrirai d'étoffe, à mon idée. Vous me laisserez libre?... »

— « *Ecce ancilla Domini,* » répéta solennellement et familièrement l'archiprêtre en me la montrant; puis il reprit son verre, qu'il avait, dans le saisissement d'une trouvaille aussi complètement inattendue, reposé plein sur la table, et me forçant de reprendre le mien : « Ne méprisons pas les plus humbles dons de Dieu, » fit-il, « nous qui ne sommes pas comme ceux-ci, » et, montrant les trois anges du livre de *biccherna,* il récita le verset que l'Ancien Testament prête au guide céleste du jeune Tobie : « *Il vous a paru que je buvais et que je mangeais avec vous, mais je me nourris d'une viande invisible et d'un breuvage qui ne peut être bu des hommes...* »

Le soleil un peu baissé l'éclairait, tandis qu'il élevait au ciel avec une reconnaissance pieuse, et qui n'était même plus étonnée, tant sa foi était profonde et simple, cette goutte d'ambre liquide. Ce doux soleil tombant mettait une auréole de cendre blonde au front intelligent de la jeune fille; il dorait le vieux visage ridé de la sœur; il jetait une poussière de clarté sur la délicieuse peinture, si finement miniaturée par le grand artiste siennois. — J'eus l'impression que c'était là une heure d'un charme bien rare, et, m'associant en pensée à la ferveur de l'archiprêtre et de son élève, ravis d'avoir un joyau de plus pour en



parer leur chère église, je répétai, tout bas, cette simple parole qui contient peut-être le dernier mot de toutes les sagesses :

— « Ne méprisons pas les plus humbles dons de Dieu... »

## II

Des jours et des jours avaient passé depuis cette visite à *San Spirito in Val d'Elsa.* J'avais continué de courir le monde, en proie à l'insatiable curiosité qui m'a promené d'Irlande en Palestine et d'Athènes aux Etats-Unis, à travers les paysages et les mœurs, les sensations d'art antique et de vitalité nouvelle, les rêves d'histoire et les visions d'avenir, infatigablement, — et peut-être inutilement. Que de fois, allant ainsi, je m'étais reporté en pensée vers ce coin de Toscane, où j'avais pu contempler une existence si contraire à la mienne, une destinée tout entière occupée à la même œuvre pieuse, dans le même angle de la même province. Oui, que de fois, emporté par un train, accoudé sur le bastingage d'un paquebot, défaisant ou refaisant mes malles dans une chambre d'hôtel, j'avais évoqué la belle et reposante image de Dom Casalta célébrant la messe dans la chère église dont il avait tant aimé toutes les pierres! Une œuvre de beauté à laquelle participer, un horizon

de nature auquel s'attacher, et que cette œuvre de beauté soit en même temps une œuvre de foi, que cet horizon soit celui où vécurent et moururent nos aïeux, le ciel et le sol de notre race, — y a-t-il au monde une plus admirable, une plus enviable fortune? Et quand le sort nous donne, avec cela, un pur et tendre génie féminin pour l'associer à notre action, une Pia pour en faire notre élève d'Idéal, la confidente et la compagne de notre dévotion, quel poème réalisé! Je me disais : « J'ai cependant connu un homme heureux... » et je me promettais de retourner à *San Spirito* pour m'ennoblir les yeux et l'âme au spectacle de ce bonheur. Et puis, à chacun de mes séjours en Italie, un contretemps s'opposait à ce pèlerinage, que j'ai pourtant fini par accomplir, — trop tard, comme tant d'autres retours sans cesse reculés, qui eussent été très doux, et à moi et à d'autres. On sait cela, que les heures sont comptées à l'homme qui doit mourir, et on agit comme si le trésor de ces heures était inépuisable, l'occasion indéfiniment renouvelable et nos amis éternels!

C'est de Sienne encore, et au printemps de 1896, que j'entrepris enfin cette seconde excursion vers l'ermitage de Dom Casalta. J'avais laissé onze années tomber sur ma première impression de *San Spirito*. Mais comment croire que vraiment ces onze années — plus d'un dixième de siècle — se fussent écoulées entre ces deux visites, quand je retrouvais toutes choses à Sienne exactement telles



que je les avais laissées. Rien n'avait bougé dans cette ville de toutes les immobilités, où chaque pierre de chaque palais semble devoir rester identique et inébranlable à la même place, jusqu'au jour du dernier jugement. Et l'on dirait que les gens participent à cette pérennité du décor où ils vont et viennent. A peine les longs cheveux et la barbiche du patient Amilcare Martini avaient-ils blanchi un peu davantage. A peine son visage d'infatigable restaurateur de peintures s'était-il plissé de quelques autres rides. Mais je l'avais retrouvé dans la même salle du même musée, assis devant un Sano di Pietro semblable à tous les Sano di Pietro, mastiquant, avec ses mêmes doigts industrieux, le même or écaillé des mêmes auréoles autour des mêmes têtes d'apôtres. Quand je lui avais demandé quelques renseignements sur *San Spirito in Val d'Elsa*, et sur son archiprêtre, l'adorateur des peintres siennois m'avait répondu avec sa même incuriosité de jadis pour tout ce qui n'était pas son musée :

— « C'est vrai. Après ce que vous m'aviez dit, je suis allé pour voir la table de *biccherna* que ce Dom Casalta possédait... Vous aviez raison. C'était une œuvre de Neroccio et très bien conservée. Il n'a jamais voulu nous la vendre. Je lui ai fait écrire par l'archevêque. Il a encore refusé. Je ne sais plus rien de lui... »

J'étais donc parti en expédition, sans autre renseignement sur l'actuel état de la basilique et de son desservant. Cette fois, je n'étais pas seul.

J'avais pour compagnon, dans ce petit voyage, un singulier garçon, un camarade de cercle, rencontré à Sienne, et qui n'était vraiment pas l'homme à entraîner dans une pareille visite. Si, en effet, le mot de scepticisme, interprété dans le sens ordinaire, a jamais pu être appliqué à quelqu'un, c'est assurément à ce Parisien de quarante ans que je m'étais figuré jusque-là partout ailleurs que dans une église du huitième siècle. J'avais, en acceptant sa compagnie pour ce voyage à *San Spirito*, cédé à la plus inexplicable faiblesse et dont je me repentais avant même le départ du train. Mais comment répondre « non » à un compatriote de votre âge et de votre monde, avec qui l'on dîne sans cesse à Paris, avec qui l'on vient de causer à une table d'hôte, dans la chaleur involontaire des souvenirs communs, et qui vous demande :

— « Où allez-vous demain?... »

Et l'on fait ce que je fis, on donne étourdiment le nom de l'endroit que l'on se propose de visiter, on se laisse aller à raconter les détails qui vous y attirent, on vante la beauté d'un monument que l'on a découvert, comme j'avais découvert *San Spirito*, on esquisse en deux ou trois phrases, à demi moqueuses, à demi enthousiastes, la silhouette des originaux qui intéressèrent votre premier voyage, et le résultat est qu'au lieu de s'acheminer seul vers un pèlerinage d'émotion attendrie on y traîne avec soi tout le Paris que l'on est venu fuir parmi les hautes et sévères visions d'art, de nature et de piété.



Dans le cas présent, j'avais du moins cette excuse que Bernard de La Nauve — ainsi s'appelait le compagnon accepté si maladroitement — n'est vraiment pas le premier venu. S'il a quelques-uns des pires défauts de la vaste corporation des viveurs oisifs à laquelle il appartient, Bernard en diffère par la supériorité de certains dons et par sa culture. Quoique non titré, il descend d'une très vieille famille dont il est parlé dans l'Estoile. Mais, pour emprunter les termes mêmes du malicieux chroniqueur, il y a longtemps que « le jeu, l'amour et la piaffe » n'ont guère laissé au dernier des La Nauve que son nom et juste assez de rentes pour que son conseil judiciaire lui verse par semestre de quoi payer son loyer, son tailleur et son valet de chambre. La Nauve cependant n'a pas interrompu un seul jour une existence de célibataire élégant qui suppose cinquante mille francs bon an mal an : il monte à cheval au Bois le matin, — et sur un cheval à lui, — il déjeune et dîne dans les restaurants à la mode, il figure à toutes les premières dans son fauteuil d'orchestre, il aime et il joue aussi cher qu'à l'époque où il se ruinait consciencieusement d'après la méthode usuelle. Ils sont ainsi un certain nombre, à Paris, qui prolongent de la sorte, parmi d'invraisemblables difficultés et des expédients parfois sinistres, un train de vie qui, pour seule raison d'être, a la facilité. Souvent les moyens que ces demi-aventuriers emploient pour se soutenir sont inavouables. Souvent — et c'est le cas pour La Nauve — ces

soi-disant oisifs exercent, à travers l'étourdissement de leurs distractions, un véritable métier auquel ils s'appliquent avec une activité d'autant plus patiente et plus réfléchie qu'elle est plus dissimulée. Il en est qui sont remisiers à la Bourse, et ceux-là emploient leurs matinées du Bois et leurs soirées du monde ou du théâtre à entretenir des amitiés qui leur ont valu ou leur vaudront dans l'après-midi quelques fructueux courtages. D'autres mettent au service de quelque journal, français ou étranger, leur coûteuse expérience de la Société qu'ils monnaient en « échos » exactement documentés, parfois aussi, cruellement, car l'habitude des besognes anonymes n'est pas très saine pour la conscience. La Nauve, lui, passe pour pratiquer un autre système, lequel n'est pas à la portée des décavés vulgaires : cet aimable causeur, aux yeux d'un bleu clair et doux, au sourire avisé, aux traits délicats, n'est pas seulement un homme de plaisir, c'est un artiste, dans la mesure où peut l'être quelqu'un qui n'a jamais fait d'études professionnelles et qui ne s'est jamais enfermé dans une spécialité. Il est musicien, et j'ai entendu de lui plusieurs morceaux où il y avait de la grâce et du souffle. Il est un peu écrivain, et on a donné au Cercle de la rue Boissy-d'Anglas un proverbe de sa façon : *Qui trop embrasse...* fort lestement enlevé, ma foi. Il chante avec une voix très juste et très fraîche, et j'ai vu de ses pastels et de ses aquarelles fort présentables. Avec cela, il avait, au temps passé de ses splendeurs, le goût pas-



sionné des beaux meubles, des faïences rares, des tapisseries anciennes, des tableaux de choix. Quand il lui a fallu suffire aux dépenses de son luxe avec des revenus diminués des neuf dixièmes, il a commencé par céder ses objets d'art, un par un, non pas à des marchands, mais à des amis. Les bibelots ainsi vendus furent un beau jour remplacés par d'autres, lesquels ont été vendus et remplacés à leur tour. Bref, le dilettante est devenu une manière de brocanteur en habit noir et en gilet blanc qui peut, dans toutes les maisons où il dîne, reconnaître, ici un cartel, là une terre cuite, ailleurs un càdre, ailleurs un meuble qui viennent de son petit entresol de la rue Marignan. Du moins c'est la légende. Mais, fût-elle vraie, ce trafic est fait si légèrement, avec un tour de main si adroit, qu'il n'y a pas moyen d'en vouloir à cet habile personnage d'un commerce, au demeurant plus honnête que beaucoup d'autres. La Nauve en effet s'y connaît en objets d'art, à croire qu'une des femmes de sa famille a trompé un de ses aïeux avec quelque rusé juif hollandais. Il ne vend ses bibelots, tous très authentiques, qu'à des millionnaires en train de s'improviser une installation parisienne : enrichis de la coulisse, grands seigneurs russes ou polonais, potentats du pétrole ou du porc salé, débarqués de New-York ou de San-Francisco, magnats de la République Argentine ou du Honduras. Il ne dupe personne, puisqu'il fournit à de vrais riches qui les désirent de vraies magnificences. Sa commission est donc bien

légitimement gagnée, et c'est un trait joli de sa nature, qui sauve l'équivoque d'un pareil métier : il ne s'est pas blasé sur l'objet d'art. Il est demeuré un amateur passionné et qui jouit de ce qu'il vend, avant la vente, comme s'il n'en devait tirer aucun profit. Ses mains palpent, ses yeux contemplent avec une adoration sincère toutes ces précieuses choses qui ne font plus que traverser son salon. Quand la dame de pique et celle de cœur ne lui sont pas trop cruelles, je gagerais qu'il refuse des marchés avantageux, afin de garder plus longtemps un meuble qui lui plaît, une arme dont la ciselure le ravit, une étoffe dont la nuance l'enchante. Si j'ajoute qu'il a développé en lui, à mener cette étrange vie, et à cacher jalousement ses réelles ressources, des souplesses de diplomate, peut-être achèverai-je, sinon de justifier, au moins d'expliquer l'inconséquence qui faisait de lui mon compagnon dans ce retour à *San Spirito*. Certes, un plus énergique aurait entrepris ce pèlerinage seul. Pour une fois, cette défense de ma solitude aurait eu tort, et, sans la présence de ce viveur parisien peu scrupuleux, je n'aurais pas assisté à l'épisode qui me rend plus chère encore la silhouette de la vieille basilique et celle surtout de cette Pia, de *la bien nommée*, dont le fervent archiprêtre avait fait sa petite élève et son héritière d'âme.

— « Nous allons rechercher, si vous permettez, » avais-je dit à Bernard de La Nauve en arrivant à



la gare de Castel Fiorentino, « mon cocher d'il y a dix ans. C'était un bonhomme assez curieux et qui vous amuserait. »

— « Et peut-être nous aiderait-il à découvrir quelque vieille peinture qui ne soit pas hors de prix, » avait-il répondu. « J'ai l'idée que je reviendrai bredouille de ce voyage-ci... Positivement, dans cette Italie d'aujourd'hui, on ne trouve plus rien, rien, rien!... Où est l'époque où j'achetais trois cent cinquante lires à Florence un devant de cassone de la meilleure époque?... Je lui ai dû de ne pas être affiché à l'Impérial, croiriez-vous cela? Mais oui, j'avais perdu dans les trente mille. Je ne savais trop comment payer. Saki Mosé commençait sa collection. Je lui ai cédé ce chef-d'œuvre, » il soupira, « et c'est encore lui qui a fait une bonne affaire... »

Nous descendions du train comme il me débitait cette confidence, peu en harmonie avec le doux paysage qui verdoyait autour de nous, délicieusement intact, lui, et tout pareil à l'autre portion de mes souvenirs, celle qui ne connaît ni les cercles parisiens, ni les musées des boursiers heureux, ni les roueries des gentilhommes aux abois. Mais si rien n'avait changé dans la petite ville de Castel, ni la ligne des collines, ni l'aspect des maisons, ni le bouquet de hauts cyprès noirs à deux pas de la gare, il n'en était pas ainsi du groupe des quatre cochers, debout auprès de leurs voitures et qui attendaient les voyageurs. Je n'y discernai pas le maigre et svelte

Bonciani, et comme je demandais de ses nouvelles :

— « Tonino? » me dit un de ces hommes, « il est *dans les déplaisirs*... »

— « Il n'a plus ses chevaux et sa voiture? »

— « Il y a beau temps, » repartit mon interlocuteur. « Sa jument était devenue vieille et elle est morte... Il l'a remplacée par une autre qui est tombée et qui s'est cassé la jambe. Un troisième cheval est mort aussi. Sa voiture s'en allait en morceaux. La police a fini par lui retirer sa patente... C'est sa faute aussi... Il s'était marié. Sa femme l'a quitté. Il a eu du chagrin. Il s'était mis à boire, et alors... »

— « Mais son frère, le chapelier, et ses autres frères ne l'ont pas aidé? »

— « Ils ont tous eu des malheurs. Quand la disgrâce est dans une famille, c'est ainsi. A navire brisé tous les vents sont contraires. Le chapelier est mort de la fièvre. Celui qui faisait le fermier est parti pour l'Amérique. Celui de Rome avait mauvais cœur et n'a pas voulu entendre parler de Tonino... »

— « Alors, comment vit-il? »

— « Il est à Empoli qui fait le *mezzano**... Il est un peu mieux maintenant. Il s'y connaît en chevaux et on le consulte. C'est lui qui m'a fait acheter cette bête. Tenez, voyez ses pieds, ils sont de fer... »

Et pour nous engager à monter dans sa petite

* L'intermédiaire, le courtier.



calèche, il soulevait de terre le sabot de l'animal, — assez solidement râblé en effet, un de ces produits croisés où il y a du cheval Sarde et du cheval Piémontais. L'homme était, lui aussi, un solide gaillard, qui devait avoir commencé son métier de voiturier avec quelques ressources. Il était proprement mis, une grosse chaîne d'or brillait sur son gilet de velours, et sa voiture était une victoria, tendue de drap neuf, d'un gris à l'épreuve de la poussière. Les roues et la caisse revernies, les lanternes nickelées, les garde-crotte en cuir ciré, la natte où poser les pieds, — quel contraste avec le *baroccino* de Bonciani! Je devais avoir l'explication de ce changement, plus tard, en causant avec mon hôtelier de Sienne : une vaste entreprise de voitures s'était formée à Florence, commanditée par une banque anglaise, et destinée à fournir de véhicules, un peu plus chers mais plus confortables et plus exactement tarifés, les petites villes curieuses de la province, celles qui peuvent servir de points de départ pour des excursions. Le voisinage de quelques couvents, et surtout de San Gimignano, avait fait ranger Castel Fiorentino dans le nombre. Avais-je besoin de ce renseignement, pour regretter, devant ce banal équipage et ce cocher à la mine rogue, le pittoresque débraillé de mon ancien guide? Enfin, le cheval avait été choisi par lui — ou je le crus — et ce fut la raison pour laquelle j'invitai mon compagnon à s'installer dans ce véhicule, plutôt que d'en chercher un autre :

— « A *San Spirito in Val d'Elsa*, » dis-je, une fois assis.

— « Décidément, l'église de votre ami Dom Casalta n'est pas très à la mode parmi messieurs les voyageurs? » dit à son tour La Nauve en riant de la visible surprise empreinte sur le visage maussade du cocher. Celui-ci me fit répéter ma question, et il répondit :

— « Mais il n'y a rien à voir à cet endroit, absolument rien. Si ces Messieurs veulent aller à San Sebastiano, à San Gimignano... »

— « Non, » insistai-je, « à *San Spirito in Val d'Elsa*... Et si vous ne savez pas la route, demandez-la... »

L'orgueil commun à tous les cochers de tous les pays et qui leur rend odieux l'aveu de leur ignorance quand il s'agit de chemins, contracta le visage de l'homme à qui un de ses camarades, un enfant du pays celui-là, épargna l'humiliation d'une demande.

— « *San Spirito in Val d'Elsa?...* » dit cet homme : « Tu connais bien Montajone?... » Et avec des gestes de la main qui dessinaient la contrée, il commença d'expliquer les tours et les détours de la route, pour finir, en se tournant vers nous : « *Tre cose son difficile a fare, — cuocere un uovo, fare il letto ad un cane, e insegnare a un Fiorentino...* »

Le Florentin haussa les épaules, sans relever ce dicton, imaginé par ces alertes montagnards toscans sur leur capitale. Saura-t-on jamais si c'est



une épigramme ou une louange? Nous partîmes, égayés par ce proverbe, qui assimile la cuisson des œufs et la litière des chenils, si bizarrement, à l'intelligence des compatriotes de Machiavel. J'avais retrouvé dans cet adage une saveur locale qui me donna une seconde l'idée de changer de voiture et d'automédon. Mais l'attelage et la carriole du citateur étaient trop misérables. A mon hésitation encore devant une voiture un peu rude, j'aurais pu reconnaître que j'avais dix ans de plus. Enfin nous roulions, et tout de suite le paysage se fit si gracieux et si rustique, avec ses mêmes pentes labourées fraîchement, ses mêmes ormeaux étêtés pour la vigne, ses mêmes forêts sur l'horizon, ses mêmes oliviers d'argent, ses mêmes passages de charbonniers, conduisant de grands bœufs blancs aux immenses cornes. — J'oubliai les premières déconvenues et aussi la réponse négative, très logique après sa première preuve d'ignorance, que le cocher florentin avait faite à ma demande :

— « Avez-vous entendu parler de Dom Casalta? »

— « Décidément, » m'avait dit La Nauve, « ce n'est pas cet imbécile qui nous indiquera quelque vieille chose d'art à rapporter... » Et, par une involontaire association d'idées, comme les hommes les plus surveillés en ont quelquefois et qui les trahit à leur insu : « Connaissez-vous Marsh, l'Américain? » me demanda-t-il. « Non. Vous n'y perdez pas beaucoup. C'est bien l'homme-dollar

dans toute son horreur. Mais l'hôtel qu'il s'est fait construire, avenue du Bois-de-Boulogne, est vraiment beau... Il faudra que je vous y mène... Il m'a consulté sur deux ou trois petites choses, et avant moi d'autres, qui s'y connaissent mieux que moi... Il y a des merveilles, dans cette maison-là, surtout en peinture italienne. Cela vous étonne, n'est-il pas vrai? »

— « Rien ne m'étonne des Américains, » répondis-je... « Ce sont les féodaux et les magnifiques d'aujourd'hui. Il est tout naturel qu'ils héritent des féodaux et des magnifiques d'autrefois... »

— « Des féodaux?... » repartit La Nauve avec le visible mépris d'un homme qui a plusieurs siècles d'aristocratie dans le sang de ses veines, quand il pense à des richards, même pour les exploiter : « Ce sont d'énormes enfants qui font joujou avec les choses de la vieille Europe. Voilà tout... C'est sa nièce qui a donné à celui-ci le goût du quatorzième et du quinzième... Il y met le prix... Mais je crois bien, » conclut-il après un nouveau silence et en regardant au loin la campagne autour de lui, « qu'il pourrait dépenser tous ses millions avant de trouver à vingt lieues à la ronde un objet quelconque. C'est extraordinaire, je vous le répète, comme on a récuré ce pays-ci... A propos de Marsh et d'Américains... »

Et il commença de me conter, assez drôlement, une anecdote du demi-monde, comme il en sait par centaines, toutes inédites, toutes recueillies sur



place et d'après nature. L'héroïne de celle-ci était la toujours charmante et spirituelle Gladys Harvey. Décidément rien ne manquait au contraste entre mon premier voyage et le second. Tandis que La Nauve parlait, je regardais tour à tour son visage de joli homme, si fin à la fois et si usé, où flottait un dernier reflet de jeunesse, puis le sauvage et gracieux horizon. Le nom de Gladys m'évoquait la coulée des voitures le long des Champs-Elysées vers l'Arc de Triomphe, et, à deux pas de nous, l'Elsa roulait son eau verte entre ses rives argileuses! Je devinais à l'accent de Bernard combien profondément la fête parisienne avait mordu au cœur ce personnage complexe, dont la nature a fait un commencement d'écrivain et de musicien, et le vice un *mezzano* d'une autre espèce que Bonciani, mais un courtier tout de même, un brocanteur de belles choses, rompu aux secrets compromis de conscience d'un semblable gagne-luxe. L'irréfléchi ressouvenir de l'hôtel Marsh, formulé tout haut, me le montrait chargé, par le millionnaire Américain, de quelque achat, sur quoi prélever une fructueuse commission. Et comment expliquer qu'avec tout cela il conservât assez de finesse, des sensations assez vibrantes pour que le demi-artiste reparût sans cesse en lui sous le viveur volontiers cynique et le trafiquant madré? Il m'avait fait, durant cette première partie de notre promenade, regretter plus d'une fois de l'avoir amené. Toute ma contrariété s'effaça, lorsque nous fûmes en vue de *San Spirito*

*in Val d'Elsa*, et qu'il se livra, devant cette première apparition de la basilique, à un enthousiasme où je reconnus mon coup de foudre d'il y a dix ans :

— « Mais c'est un bijou, » s'écria-t-il, « une chose unique!... Votre ami Dom Casalta est un sage et un heureux d'avoir eu cet admirable joyau de pierre à soigner. Un bibelot de cette taille et de cette finesse, c'est à nos objets d'art à nous, ce qu'une fresque de Michel-Ange ou de Raphaël est à un pauvre petit tableau de chevalet, ce que ce chêne vert est à un brin d'herbe... Ce *campanile*, quelle grâce dans l'élégance!... Et ces colonnettes, avec ces crocodiles et ces léopards!... Et cette Madone!... » Et le même nom qui m'était monté à la mémoire lors de ma rencontre avec cet anonyme chef-d'œuvre de la sculpture pisane, lui vint aux lèvres : « On dirait une femme de Millet... »

De telles analogies d'impression compensent bien des froissements. J'en suis arrivé à ce point de la vie où l'on sait trop l'inintelligibilité réciproque des êtres les uns par les autres; et que de choses l'on pardonne à un compagnon qui, de temps en temps, vous dit sur un livre, sur un tableau, sur un pays, sur une statue, précisément la phrase que vous vous prononcez à vous-même :

— « Quelle pitié, n'est-il pas vrai, » lui répondis-je, « s'il ne s'était pas trouvé là un de ces grands artistes inconnus que sont les vrais dilettantes, pour empêcher cette merveille de tomber en ruine!... Je m'étonne qu'il ait entendu notre voiture approcher et qu'il n'ait point paru lui-même... »



La victoria s'arrêtait, comme je disais ces mots, devant la façade, caressée par ce même soleil transparent et doré, dont je me souvenais si bien. Mais la porte du presbytère demeurait close, et quand je l'eus, à plusieurs reprises, ébranlée d'un coup de marteau chaque fois plus insistant, ce ne fut pas le lumineux, le magnanime visage de Dom Casalta qui se découvrit derrière les barreaux de la fenêtre du rez-de-chaussée enfin ouverte. J'aperçus une physionomie obscure et brutale, érigée au-dessus d'une soutane noire. Ce prêtre-ci, la joue non rasée à deux heures de l'après-midi, avec les taches dont cette soutane était constellée, avec la dureté de ses yeux noirs, ressemblait si peu à l'autre, que je compris du coup la vérité : pour que cet homme fût installé dans le presbytère de *San Spirito* il fallait qu'un malheur eût frappé mon ancien ami. Cependant le prêtre nous criait d'une voix âpre et bourrue :

— « Que demandez-vous, messieurs?... » et quand j'eus prononcé le nom de Dom Casalta : « Dom Casalta? » reprit-il d'un accent plus dur, où je crus discerner un frémissement d'aversion, « il est mort depuis un an, Dom Casalta. C'est moi qui le remplace... »

— « Nous voudrions visiter la basilique, » dit

mon compagnon à son tour, comme je me taisais, réellement stupéfié par une nouvelle pourtant si conforme à ce que j'aurais dû au moins prévoir comme possible. — Dom Casalta était mort, et sans doute la signora Bice et peut-être la Pia! Soudain la minute où j'avais vu ces trois êtres réunis autour du petit panneau, de cette tablette de *biccherna* qui représentait le jeune Tobie, me revint avec une précision qui me fit du mal. C'était comme si j'eusse physiquement senti la vie passer, et pour que cette sensation d'un noble et paisible intérieur à jamais aboli fût plus amère, j'écoutais le nouvel archiprêtre répondre :

— « Je vais envoyer la servante vous ouvrir la porte... D'ailleurs, pour ce qu'il y a à voir dans l'église... »

Quel contraste entre cette façon bougonne de nous faire montrer la basilique par une domestique et la grâce d'accueil dont je me souvenais! Quel contraste aussi entre ce mépris pour le vénérable monument et la piété fervente du maître de la Pia! Quel contraste enfin, entre cette Pia elle-même et l'affreuse mégère que nous vîmes, après quelques minutes d'attente, tirer le battant de la porte! Cette véritable sauvagesse, en jupon rouge, les pieds et les mains énormes, la joue enflée d'une fluxion sous un mouchoir malpropre, fleurant l'ail et la crasse, les yeux mauvais et vaguement bigles, semblait avoir été choisie exprès pour faire regretter davantage la fine et jolie jeune fille qui maniait jadis ces mêmes clefs, ouvrait ces mêmes grilles,



glissait entre ces mêmes colonnes. Et quoique l'intérieur de l'édifice lui-même n'eût pas changé, déjà des traces d'incurie commençaient de s'y apercevoir, qui annonçaient la future décadence. Le parvis n'était plus balayé. Des toiles d'araignées déshonoraient les volutes des chapiteaux. Des vitres avaient été cassées par le vent à plusieurs fenêtres, sans que l'on se donnât la peine de les remettre, et, à plusieurs places, le badigeon blanc des murs était sali d'inscriptions au couteau et au crayon. Enfin, — et du moins là, cette incurie avait eu un effet d'une poésie bien inattendue, — par les carreaux crevés, des hirondelles avaient pénétré dans le bâtiment, et suspendu leurs nids aux poutrelles des plafonds. Le bruit de notre entrée les avait effarouchées. Avec leurs grandes ailes noires et leurs ventres fauves, elles se prirent à voler sous la nef, d'un vol rapide et inquiet, qui mit un frémissement, comme une vibration, dans le silence de la vieille église. Ces palpitants oiseaux étaient trois à battre ainsi l'air de leur fuite éperdue, et une hallucination d'une seconde me donna l'idée que c'étaient là des âmes revenues, sous cette forme, visiter la solitaire basilique, — quelles âmes? sinon celles de l'archiprêtre, de sa sœur et de sa douce acolyte... J'allais apprendre aussitôt qu'une condition au moins manquait à cette fantastique métempsychose : l'une des trois personnes dont je poétisais ainsi l'existence d'outre-tombe, vivait toujours, hélas ! pour voir abandonnée l'œuvre de piété à quoi elle participait jadis, pro-